

LA FABRIQUE SCIENTIFIQUE DES SEXES

PAR DIDIER MUGUET*

À PROPOS DE

Anne Fausto-Sterling,

Corps en tous genres, La dualité des sexes à l'épreuve de la science,

trad. d'O. Bonis et F. Bouillot, Paris,

La Découverte, 2012, 400 p., 32 €.

À l'encontre des analyses montrant le caractère socialement construit du genre et des rôles sexuels, on invoque souvent le « réel » de la dualité des sexes. « Il y a des hommes et des femmes, c'est un fait », et à l'oublier on risquerait de succomber au fantasme destructeur de l'absence de « toute limite ». Se pourrait-il que cette réalité apparemment incontestable soit plus complexe qu'il n'y paraît ? Se pourrait-il que la science, loin de simplement constater cette dualité, contribue en fait activement à la construire, à l'inventer ? Dans ce cas, le réalisme ne serait pas du côté où on l'aurait situé à première vue, et la question deviendrait celle de savoir quels rapports de pouvoir ce dualisme sert.

De deux à plus-que-deux

« C'est un garçon ! » « C'est une fille ! » Les premiers mots pour le petit humain qui vient au monde, énoncés comme une réalité évidente, exclusive, déterminante, marquant définitivement l'identité de la personne à venir, telle est l'assignation si simple et pourtant si complexe que ce gros ouvrage extrêmement documenté vient interroger.

Mais une fille, un garçon, une personne peuvent-ils se résumer à une partie de leur anatomie ? Un individu est-il son sexe ? Le sexe se résume-t-il à l'apparence des organes génitaux ? Le reste de la personne est-il nécessairement conforme à cette apparence ? L'évidence et le bon sens se brouillent quand il arrive que le médecin accoucheur s'esquive avec le nouveau-né, quand un trouble survient dans le sexe, face à une apparence ambiguë, qui ne répond pas aux attentes de l'état civil et des parents, inclassable dans le « soit l'un, soit l'autre » de la dualité des sexes.

L'énorme travail d'enquête d'AFS sur la « *sexuation des corps* » – pour traduire littéralement le titre original de l'ouvrage – commence avec l'histoire du traitement des phénomènes d'intersexualité. Confrontés à un bébé doté d'organes génitaux dits « ambigus », présentant des « anomalies » par rapport aux standards de la bicatégorisation, les médecins diront aux parents que l'enfant est « en réalité » un garçon ou une fille, moyennant une « correction » chimique ou chirurgicale minime. Et le livre expose en détail les méthodes et les arguments utilisés pour justifier et effectuer les réassignations de sexe. Relevons que la traduction choisie pour le sous-titre de l'édition française – *La*

dualité des sexes à l'épreuve de la science – favorise un malentendu sur le travail d'AFS. Ce qu'elle critique dans cet ouvrage, ce n'est pas seulement la dualité des sexes, qui serait déstabilisée par le travail des sciences, mais c'est aussi, selon un deuxième axe tout aussi fondamental, l'activité scientifique elle-même. Ce qui est « à l'épreuve », c'est tout autant la dualité que la production scientifique, ce n'est pas l'une qui met l'autre à l'épreuve. AFS est très claire sur ce point et c'est pourquoi elle revendique son inscription dans la lignée du travail des théoriciennes féministes des sciences que sont Sandra Harding et Donna Haraway.

À mesure que progresse la recherche visant à déterminer les critères d'une attribution de sexe certaine, vraie, juste, considérée comme conforme au bon développement ultérieur de la personne traitée, son objectif recule, se dissipe, se complexifie. Au lieu de venir conforter l'évidence de la dichotomie des sexes, les sciences biomédicales ne font que la dissoudre. Les questions posées en termes de dualité, de distribution de caractères spécifiques à chacun des sexes, reçoivent des réponses en termes de multiplicité de configurations, de combinaisons variables. Les abondants travaux sur les différents facteurs hormonaux, chromosomiques ou génitaux pouvant produire des formes d'ambiguïté sexuelle pourraient inviter à multiplier les conformations sexuelles, mais la chirurgie fournit au même moment le moyen de les nier. « *Au lieu de dire que le nourrisson est un mélange de garçon et de fille, les médecins doivent soutenir que l'enfant intersexué est clairement mâle ou femelle* » (p. 86).

*Didier Muguët est enseignant ; il a notamment contribué aux revues *Alice*, *Écorev'* et *Multitudes*.



C'est donc un paradoxe qui préside au traitement de l'intersexe : d'un côté, on affirme que l'assignation correspond à la « vraie nature » de la personne, que le choix n'est pas arbitraire et, en même temps, le traitement est fondé sur les critères de genre parce que le corps ne permet pas de donner une réponse claire.

L'intersexualité n'implique pas seulement le brouillage de la frontière homme/femme, mais aussi de l'autre pilier de nos sociétés : la distinction homo/hétéro. En effet, « *en traitant un intersexe, un médecin pouvait-il finir par créer un homosexuel? Tout dépend de la façon dont on définit le sexe. Considérons un enfant SIA [syndrome d'insensibilité aux androgènes] né avec un chromosome X et un chromosome Y dans chaque cellule, ainsi que des testicules et des organes génitaux externes ambigus mais à prédominance féminine. Ses cellules étant insensibles à la testostérone produite par ses testicules, l'enfant sera élevé comme une fille. À la puberté, ses testicules sécréteront des œstrogènes, transformant son corps en celui d'une jeune femme. Elle tombe amoureuse d'un jeune homme alors qu'elle a encore des testicules et une combinaison chromosomique XY. Est-elle homosexuelle ou hétérosexuelle?* » (p.95).

Ce phénomène de l'intersexualité, de personnes qui ne sont ni hommes ni femmes, est traité par les médecins comme une simple anomalie ; il est qualifié

dans les classifications nosographiques de « dysfonctionnement », « syndrome », « désordre » et autres appellations fondées sur l'idée d'écart à la norme des deux sexes. Pourtant, AFS conclut d'études statistiques qu'« *il naît chaque année beaucoup d'enfants intersexués* » (p. 75). Elle donne le pourcentage moyen de 1,7 %, les chiffres variant selon les populations. En France, les estimations, controversées, diffèrent selon les critères pris en compte, mais on peut estimer qu'un enfant sur 4 ou 5000 serait concerné.

Une chose est sûre, c'est que ce chiffre est bien plus élevé et qu'il est en fait indéterminable dès lors que l'on prend en compte l'ensemble des composants du sexe dans leurs variations, qui n'ont pas nécessairement de signes visibles mais n'en ont pas moins des effets dans le corps des personnes concernées. C'est justement la parole de « ceux-là » qu'AFS, après avoir exposé le point de vue scientífico-médical, nous livre à travers la manière dont ils vivent, interprètent, réagissent aux interventions et bien souvent aux dégâts provoqués par des assignations de genre indifférentes à leurs conséquences, incapables de penser au-delà de deux¹.

Pour rendre compte des variations aux différents niveaux de détermination du sexe – chromosomique, hormonal, gonadique et génital – et penser le sexe au-delà de deux, AFS avait en 1993 publié un article

«Les cinq sexes²» qui avait provoqué une certaine effervescence dans les milieux scientifiques. Il avait bien sûr scandalisé les «bien-pensants», mais il avait également – chose plus intéressante – suscité les objections de Suzanne Kessler (*Lessons from the Intersexed*), qui lui avait reproché d'avancer de

«Le mâle et la femelle se situent aux deux extrémités d'un continuum biologique».

nouvelles catégories distinctes, de manière un peu arbitraire. AFS en est elle-même venue finalement, dans le cadre de son propre travail, à des positions similaires. En fait, explique-t-elle aujourd'hui, «*le mâle et la femelle se situent aux deux extrémités d'un continuum biologique*» (p. 52). D'autres propositions cherchant à illustrer la réalité de la variation et de la continuité dans la biologie du sexe évoquent l'entrecroisement de plusieurs axes polarisés, ou un «*spectre continu*», comme dans les travaux de Cynthia Kraus. Il n'y a pas de dichotomies qualitatives, mais des variations quantitatives des mêmes hormones chez l'homme et la femme; il existe d'autres combinaisons que XX et XY³; la configuration gonadique n'est pas une division exclusive mâle/femelle – bref, il n'y a aucun fondement «naturel» à la division des sexes.

Le cas des athlètes comme Caster Semenya, pour lesquels les tests de détermination du sexe se sont révélés non-pertinents, illustre également comment la bicatégorisation s'évanouit malgré tous les efforts pour la retrouver⁴. Les péripéties autour des «certificats de féminité» sont un épisode médiatique de ce que résume l'aphorisme d'AFS: «*Dans le cadre d'une politique du genre, le recours à une police du sexe est on ne peut plus logique*» (p. 19).

L'histoire du traitement de l'intersexualité et de la production de savoirs toujours plus complexes constitue pour AFS le levier permettant de soulever une question qui, de la biologie au droit, de la sexualité aux rapports genrés de travail, déstabilise toutes les divisions de l'ordre social. Il s'agit à la fois de la parfaite illustration de la thèse de Judith Butler selon laquelle «le genre détermine le sexe» et d'un défi à l'ensemble des dualismes qui structurent les rapports de pouvoir de nos sociétés «occidentales». Loin d'être un invariant, un donné incontestable, la dualité des sexes est une construction de la biologie, de la médecine et de la génétique, et de leurs présupposés dualistes.

Dissolution des dualismes

Sexe/genre, mâle/femelle, biologie/culture, corps/esprit, donné/construit, toutes ces grandes catégorisations qui

structurent implicitement le monde «patriarcal, blanc, capitaliste» (Haraway) moderne se trouvent déstabilisées par la réalité de l'intersexualité, parce qu'elle montre tous les artifices qu'il faut déployer pour le faire tenir et le rendre vraisemblable. C'est tout cet édifice (pour ainsi dire «la maison du maître») qui est pourri, et c'est pourquoi AFS ouvre son ouvrage sur cette question. Son premier chapitre – «Duel contre les dualismes» – prévient d'emblée toute méprise: il s'agit d'un combat, les dualismes ne sont pas simplement des représentations qu'il suffirait de remplacer par d'autres, ils sont réels, et ce sont des opérateurs de pouvoir.

Dans ce chapitre, AFS convoque deux figures majeures du féminisme, qui développent une critique radicale du lien entre politique et production de savoir: Donna Haraway et Val Plumwood⁵. L'une comme l'autre ont mis en question l'origine, la fonction, la construction des dualismes, non seulement dans la pensée, mais dans le réel, comme principes de répartition, de division: «*Certains dualismes constituent des traits persistants des traditions occidentales; tous contribuent à la logique et aux pratiques du système de domination des femmes, des gens de couleur, de la nature, des travailleurs et des animaux...*»⁶.

Le dualisme est ce qui permet une répartition entre un terme supérieur et un terme inférieur, sur le modèle hylémorphique forme/matière, c'est une rupture dans un tissu continu, c'est une coupure et une occultation de liens, une rupture des relations, hybridations et conjonctions, qui vise à créer des asymétries. Le dualisme n'est pas simplement création d'une dichotomie analytique, d'une différence logique, mais création d'une hiérarchie, d'une dépendance, d'une domination. Comme le résume l'aphorisme de Christine Delphy: «*La domination crée la différence.*»

AFS évoque également les analyses de Marilyn Strathern, une anthropologue proche de Haraway, qui, dans son livre, *Gender of the Gift*, s'attaque aux universaux ethnocentristes de la discipline, notamment à la «différence des sexes», considérée comme une «*donnée anthropologique universelle*» (Françoise Héritier) par bien des prétendants à une analyse scientifique métaculturelle des autres cultures. En affirmant que «*c'est l'observation de la nature qui a conduit les humains à penser l'organisation du monde en dualités à partir de la division masculin/féminin*», F. Héritier substantivise les deux catégories, exporte abusivement aux autres sociétés une conception du genre, de la personne, de la culture, de la nature propre à la société occidentale. En outre, une telle affirmation postule naïvement que tous les humains ont les mêmes catégories de perception, voient la même chose. C'est supposer que tous les humains apprécient et perçoivent la biologie

de la reproduction de la même manière, ce qui n'est tout simplement pas fondé, comme l'a montré notamment Viveiros de Castro⁷.

Quels genres de/des sciences?

L'enjeu essentiel du livre d'AFS, annoncé dès sa préface, est, à travers l'histoire de la construction de la sexuation des corps par les sciences, de problématiser ce que c'est que « faire de la science ».

Les trois quarts du livre sont constitués de chapitres très documentés et exhaustifs sur les théories et les expériences conduites par les scientifiques sur certains objets chargés d'incarner la différenciation des sexes : le cerveau⁸, les hormones, les gènes⁹. « *Les chercheurs se donnent beaucoup de mal pour convaincre le grand public et eux-mêmes que les différences de genre dans l'anatomie du cerveau sont à la fois visibles et significatives* » (p. 139).

L'histoire de la chimie hormonale que raconte AFS montre comment des *a priori* culturels sur la division genrée ont été mis en œuvre dans la manière d'isoler des substances, de les mesurer, de leur donner des noms qui expriment la différence, nécessaires à la standardisation et à l'industrie pharmaceutique. Il fallait les répartir selon une distinction « en nature » mâle et femelle, alors même que cela n'a aucun sens puisqu'il n'y a pas d'hormone « sexuelle », œstrogène et testostérone étant présents chez l'homme et la femme.

De même pour la recherche génétique du sexe – que n'étudie pas AFS dans ce livre car il aurait alors dû être augmenté de quelques centaines de pages –, de nombreux travaux insistent sur l'inconsistance du maintien du dimorphisme sexuel et remettent en question les « dogmes » de la discipline : programme, code, déterminisme, ou encore théorie de

EXTRAIT / PEUT-ON ÊTRE À LA FOIS BIOLOGISTE ET FÉMINISTE ?

J'interviens dans les débats sur le sexe et le genre au double titre de biologiste et de militante engagée sur le terrain social. Jour après jour, ma vie s'organise autour d'un réseau de conflits relatifs à la politique de la sexualité, à la production et à l'usage de connaissances biologiques sur le comportement humain. L'argument central de ce livre est que les vérités sur la sexualité humaine que créent les chercheurs en général et les biologistes en particulier ont partie liée avec les combats politiques, sociaux et moraux portant sur nos cultures et sur nos économies. Parallèlement, des éléments de ces combats politiques, sociaux et moraux sont intégrés à notre être physiologique même, incarnés au sens le plus littéral. Je me propose de démontrer l'interdépendance de ces propositions en examinant notamment : comment les scientifiques – au quotidien, dans leur vie, leur expérience, leur pratique médicale – produisent des vérités sur la sexualité, comment nos corps intègrent et confirment ces vérités et enfin comment ces vérités, façonnées par le milieu social au sein duquel les biologistes exercent leur métier, façonnent à leur tour notre environnement culturel.

Mon approche du problème est idiosyncrasique, pour la bonne raison que, sur le plan intellectuel, j'habite trois mondes apparemment incompatibles. À l'Université, je travaille avec des spécialistes de la biologie moléculaire, des scientifiques qui étudient les êtres vivants en fonction des molécules dont ils sont constitués. [...] Les spécialistes en biologie moléculaire s'intéressent peu aux organes qui interagissent dans un corps individuel, et plus

rarement encore à la façon dont un corps contenu dans une peau interagit avec le monde situé au-delà de cette peau. [...]

Je travaille en outre avec une communauté virtuelle de chercheurs ayant un intérêt commun pour la sexualité, inscrits sur un forum Internet où l'on peut poser des questions, penser tout haut, commenter les articles parus sur le sujet, discuter les théories sur la sexualité humaine et communiquer les derniers résultats de la recherche. Ce forum (que j'appelle le « Loveweb ») regroupe des chercheurs de diverses disciplines – des psychologues, des éthologues, des biologistes, des sociologues, des anthropologues et des philosophes –, travaillant selon des points de vue très différents mais estimant pour la plupart, dans ces échanges, qu'il faut partir du corps, de la biologie, pour expliquer le comportement sexuel humain. [...]

Contrairement aux spécialistes de la biologie moléculaire et aux membres du Loveweb, les théoriciennes féministes ne considèrent pas le corps comme une essence mais comme un simple échafaudage à partir duquel le discours et la performance construisent un être totalement acculturé. Elles décrivent de façon convaincante et souvent ingénieuse les processus par lesquels la culture façonne et crée le corps. En outre, elles gardent un œil sur la politique (au sens large), ce que ne font ni les spécialistes de biologie moléculaire ni les membres du Loveweb. [...]

Circuler entre ces différents mondes intellectuels n'est pas de tout repos. Quand je vais sur le Loveweb, j'ai droit aux poncifs antiféministes assenés à une caricature de

féministe, qui n'y connaît rien en biologie et n'a rien compris à la politique. Quand je participe à des colloques féministes, les idées débattues sur le Loveweb provoquent des vociférations incroyables. Et ces deux mondes n'ont pas bonne presse dans l'univers de la biologie moléculaire. Les scientifiques qui le peuplent trouvent trop compliquée les questions posées par les féministes et les membres du Loveweb ; pour eux, la seule façon d'avancer est d'étudier le sexe dans les bactéries ou la levure.

À mes collègues en biologie moléculaire, aux membres du Loveweb et aux féministes, je dis donc la chose suivante : en tant que biologiste, je crois au monde matériel. En tant que scientifique, je crois à l'expérimentation, pour construire un savoir spécifique. Mais pour ce qui est du féminisme, en tant que témoin (au sens quaker du terme) et ces dernières années en tant qu'historienne, je crois aussi que les « faits » présentés comme tels à propos du vivant ne sont pas des vérités universelles. Comme l'écrit Haraway : « Ils s'ancrent dans des histoires, des pratiques, des langues et des peuples spécifiques. » Dès son émergence aux États-Unis et en Europe au début du XIX^e siècle, le champ de la biologie a été pris dans les débats politiques sur le sexe, la race et les spécificités nationales. Nos points de vue sociaux ont changé depuis, la science du corps aussi.

Anne Fausto-Sterling, *Corps en tous genres, La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, trad. d'O. Bonis et F. Bouillot, Paris, La Découverte, 2012, p. 22-24.

l'information. Quand la recherche en génétique a été chargée de résoudre la crise de la définition du sexe, l'évidence du principe directeur de la bicatégorisation s'est vite transformée en « chimère », selon le terme de Joëlle Wiels.

Comment autant de scientifiques, de programmes de recherche, peuvent-ils véhiculer une vision outrageusement sexiste, faire de la « mauvaise science », prendre pour des « faits naturels » des catégories culturelles ?

AFS étudie ainsi la manière dont la science se fait, comment la culture, les intérêts, les normes sociales, les rapports de pouvoir interviennent dans une recherche prétendument pure, désintéressée et neutre.

Dans un article de 1990¹⁰, elle évoque sa dette envers une femme qui a eu un parcours proche du sien : Donna Haraway. Son livre *Primate Visions* « *a changé ma vie* », explique-t-elle. Ce livre d'histoire de la primatologie américaine décrit en effet de manière à la fois très sérieuse et humoristique comment cette discipline est toute entière vouée à la fabrication d'un mythe, et vise à montrer que la Nature sauvage confirme la culture dominante du mâle blanc. Ainsi, l'étude des grands singes doit prouver que la compétition pour le pouvoir, la hiérarchie, la soumission des femelles sont les moteurs de la socialisation. Ce livre, dans lequel AFS voit un « modèle pour les historiens des sciences », évoque deux questions qui seront développées dans la suite de ses œuvres : le rapport sciences/pouvoir et le perspectivisme¹¹, la question des « savoirs situés ». Comme bien d'autres femmes¹² entrées dans les sciences dans les années 1970-1980, en lien avec les mouvements sociaux de contestation ou pas, AFS a été confrontée à un problème fondamental : comment autant de scientifiques, de programmes de recherche, de théories, peuvent-ils véhiculer une vision outrageusement sexiste, faire de la « mauvaise science », prendre pour des « faits naturels » des catégories culturelles ? S'agit-il de biais subjectifs, de métaphores inopportunes, d'erreurs qu'il conviendrait simplement de corriger en renforçant la vigilance pour produire de bons objets, plus justes ? Bien des femmes scientifiques se sont ainsi interrogées, chacune à sa façon, sur le statut du scientifique, sur les méthodes, l'épistémologie, comme H. Rose, E. Fox-Keller ou S. Harding, pour citer les plus connues. C'est dans cette lignée critique que s'inscrit le travail d'AFS. En refusant de séparer savoir, éthique et politique, elle contribue au renouvellement profond de la pratique scientifique elle-même.

NOTES

1. Voir les sites de l'Organisation internationale des intersexes pour une abondante documentation sur les actions et les revendications des associations qui en font partie. Cf. aussi les articles de son fondateur, Curtis E. Hinkle, référencés sur le site de ORFEO.
2. Cf. <http://capone.mtsu.edu/phollowa/5sexes.html>.
3. Cf. Joëlle Wiels (biologiste au CNRS), « *La différence des sexes : une chimère résistante* », in C. Vidal (dir.), *Féminin Masculin. Mythes et idéologies*, Paris, Belin, 2006, p. 71-81, et ses autres publications avec Évelyne Peyre.
4. Cf. Anaïs Bohuon, *Le Test de féminité dans les compétitions sportives. Une histoire classée X?*, Paris, Éditions iXe, 2012.
5. Écoféministe australienne, auteur notamment de *Feminism and the Mastery of Nature* (1993).
6. *Manifeste cyborg*, Paris, Exils, 2007, p. 75.
7. Cf. *Métaphysiques cannibales*, Paris, PUF, 2009.
8. Catherine Vidal, neurobiologiste, a publié de nombreux travaux sur l'étonnante plasticité du cerveau et l'absence de fondement des stéréotypes attribuant des capacités différentes aux femmes. *Les filles ont-elles un cerveau fait pour les maths?* est le dernier en date.
9. Dans son livre *Le Siècle du gène*, Evelyn Fox-Keller se demande si ce n'est pas le terme même de gène qui est devenu obsolète. Cf. Edward Yoxen, *The Gene Business: Who Should Control Biotechnology?*, Oxford University Press, 1984. Pour une critique des dogmes de la discipline, voir l'excellent livre de Jean-Jacques Kupiec et Pierre Sonigo *Ni dieu ni gènes*, Paris, Seuil, 2003.
10. « *Primate Visions, A Model for Historians of Science* », *Journal of the History of Biology*, vol. 23, n° 2, été 1990.
11. Je reprends le terme tel qu'il a été conceptualisé par Gilles Deleuze et réinvesti par l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro à partir de ses études sur les cosmologies amérindiennes.
12. Cf. Maria Puig della Bellacasa, *Politiques féministes et construction des savoirs*. Paris, L'Harmattan, 2013.